

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13. MONTREAL, VENDREDI 24 MAI 1850. No. 72.

ÉTRANGER.

Le R. P. Marie Ratisbonne au bague de Brest.

Tous les lecteurs connaissent les célèbres et fructueuses missions que les Pères de la Compagnie de Jésus donnaient, il y a quelques mois, aux forçats des trois bagues de Toulon, de Brest et de Rochefort. — M. Léon Aubineau, qui avait d'abord publié une excellente relation de la mission prêchée au bague de Toulon, vient de publier le récit de celle du bague de Brest. Ces deux relations seront placées au premier rang des ouvrages que devront consulter tous les hommes que préoccupe, en Europe, la grave et douloureuse question des prisons.

M. Léon Aubineau écrit avec beaucoup de maturité d'esprit et de charme de style.

Parmi les Pères que l'on voit paraître dans son récit de la mission de Brest, il en est un qui intéresse si vivement les catholiques, que nous produisons ici la page où l'historien de la mission raconte ses travaux. Il s'agit du R. P. Marie Ratisbonne (cet Israélite miraculeusement converti à Rome), qui essayait au milieu des forçats les prémices de la vocation à laquelle il a été appelé d'une façon si merveilleuse.

« On comprend, dit M. Aubineau, l'intérêt, qu'il excitait parmi les âmes chrétiennes. Depuis le jour où, par une grâce si particulière et si céleste, la Sainte-Vierge l'avait appelé à la vérité, il avait vécu dans le silence et la retraite, et l'auréole des premiers grâces l'entourait encore. On était heureux de le voir, on s'empresse d'assister à la messe, de se procurer quelque objet de piété béni par lui. Il était arrivé au bague dès les premiers jours, et sa première entrevue avec les galériens avait été des plus touchantes. Par une permission de la Providence, il avait d'abord été chargé de l'instruction des incurables; et cet enfant privilégié de Marie, jaloux de faire toucher la vérité et la lumière, était entré plein de joie et d'ardeur au milieu de ces malheureux courbés par l'âge ou l'infirmité. »

« Mon cœur surabonde de joie, leur dit-il, et en me trouvant au milieu de vous je vois accompli mon vœu le plus ardent; je voudrais vous faire concevoir et partager ma joie. »

« Il y a déjà longtemps, j'étais jeune, je n'avais pas d'inquiétude et je songeais à me distraire. Il m'arriva de visiter à Toulon le Bague, j'y trouvais un vieillard qui me raconta sa misère. Il avait dans le monde une fille dont il ignorait le sort depuis quinze ans et qu'il n'avait plus même espérance de revoir. Il me demanda des consolations pour sa douleur, je n'en avais pas à lui donner; je quittai le Bague mécontent de moi-même, de ce que j'y avais vu, et importuné par le souvenir de ce malheureux, je cherchais au milieu des plaisirs une distraction que je ne pus rencontrer. Plus tard, quand la grâce m'eut appelé à la vérité, la pensée du vieillard de Toulon m'apparut de nouveau comme un remords. Je demandai pardon à Dieu d'avoir été aussi impissant devant cette douleur. Je le suppliai de faire que le premier acte de mon ministère me conduisît à porter des consolations véritables et efficaces à des vieillards, à des malheureux comme celui de Toulon, et quand je me trouvais au milieu de vous, je vois que Dieu m'a exaucé, j'ai le remerciement et mon cœur surabonde de joie. »

« Je reproduis mal ces paroles, sans aucun doute, et il me serait impossible d'en remarquer l'accent charitable, sincère et dévoué. Les vieux auditeurs du P. Marie en étaient pénétrés; et l'un d'eux, s'approchant avec respect, saisit la main du prêtre pour la porter à ses lèvres. « Comment! ma main, dit le missionnaire; mais, mon pauvre ami, c'est le cœur qui est à vous! » et attirant le galérien sur sa poitrine, il le serra dans ses bras. »

ANGLETERRE.—Les écoles catholiques pour les pauvres sont florissantes à Islington. A Cambridge, elles viennent d'être ouvertes sous la direction de deux Sœurs de l'Enfant Jésus, du couvent de Northampton.

—Un grand nombre de membres protestants de l'université d'Oxford ont présenté au corps des chefs des collèges un mémoire à l'effet de poursuivre l'abolition de la suprématie royale et de tout contrôle de la part du gouvernement sur les fonds attribués à l'Église établie pour favoriser le progrès de l'éducation.

ALLEMAGNE.—Une mission vient d'être prêchée à Munster par trois pères Jésuites, et couronnée d'un succès éclatant. Selon le correspondant du *Deutschen Volksheute*, cette ville dans laquelle le socialisme irrégulier commençait à pénétrer, a retrouvé tout-à-coup sa foi primitive. Les instructions, qui avaient lieu trois fois par jour dans la cathédrale, étaient écoutées par trois ou quatre mille auditeurs; l'Église pouvait à peine contenir la foule du peuple. Cette affluence dura pendant toute la semaine, et les femmes, qui depuis longtemps visitaient seules la maison de Dieu, durent céder la place aux hommes, qui s'y pressaient en masse. Ce n'est pas tout: la parole savante et persuasive des missionnaires n'attira pas seulement autour de la chaire, elle poussa au pied du confessionnal tous ceux dans le cœur desquels elle avait fait pénétrer la foi et le repentir. Une personne digne de toute croyance assure s'être présentée à trois heures du matin à la porte de la cathédrale, et n'avoir pu parvenir au confessionnal que jusqu'au soir. Cependant de nombreux ecclésiastiques avaient été appelés par l'archevêque pour aider le clergé de la métropole. Une affluence presque aussi grande se pressait dans les autres églises de la ville.

Les protestants eux-mêmes ne restèrent point indifférents à ce mouvement général; plusieurs assistèrent aux prédications, et l'expression de leur visage montrait qu'elles n'étaient point sans effet pour eux. Enfin, l'aspect même de la ville avait changé, tant le mouvement, tant l'intérêt se concentraient vers l'église, et quand, à huit heures du soir, la cloche de la cathédrale retentissait pour demander au peuple de prier pour le succès de la mission, on se sentait convaincu que de toutes les maisons de la ville aussi bien que de l'église la même prière s'élevait vers Dieu. Puisse la mission de Munster se reproduire dans toutes les villes catholiques! car l'impression qu'elle a produite n'est pas de celles qui s'évanouissent en quelques jours. Bien que jamais prédication n'ait été plus complètement exempte d'allusion politique, il n'en est pas moins vrai qu'elle a porté un grand coup à la propagande anti-chrétienne.

UNE CALIFORNIE ESPAGNOLE.—On écrit de Grenade, aux dernières dates:

« Ceci devient une nouvelle Californie. C'est la même frénésie, les mêmes espérances, et, à part les mines, les mêmes probabilités de richesse. C'est une antique tradition que le Darro roule des sables d'or, et son nom poétique, *Darro*, en est la preuve; mais on a découvert que ce n'était pas dans le Darro, mais les immenses terrains aux environs de Grenade, que se trouve le métal si précieux et si recherché. »

« Il a été déjà présenté au gouverneur civil plus de cent échantillons de poudre d'or. Les habitants de Huerta, Vega, Monchil, Dilar et la Zubia sont dans une espèce de soulèvement parce que c'est chez eux que se trouve le sable précieux, et que personne ne s'occupe d'autre chose que de le laver et d'en extraire l'or. »

« J'ai parcouru hier la partie qu'on appelle *Donna Juana*, où le sable aurifère est le plus abondant, et j'ai vu plus de 300 individus occupés à chercher l'or. En établissant des machines convenables, on pourra réaliser des sommes considérables. »

« Cette découverte arrive bien à propos pour cette malheureuse province. »

—On lit dans un journal français: « Nous avons reçu de la Havane une nouvelle bien grave, bien importante, et qui serait heureuse si l'avenir la confirmait. Une plante aurait été découverte qui guérirait le choléra, comme la quinine guérit la fièvre, c'est-à-dire avec certitude et rapidité. Voici comment on raconte l'origine de la découverte: »

« Une pauvre négresse, nommée Dolorès, vivait, en 1833, dans la *Calle del Pacito*. Cette malheureuse avait la réputation de guérir avec une plante les varioles confluentes, les coliques et les dysenteries. »

« Un jour, Dolorès vit sa fille au tombeau, le choléra venait de s'abattre sur elle, et tout faisait prévoir que la mort ne se ferait pas longtemps attendre. Dolorès eut la pensée d'employer contre l'affreuse maladie la plante que nous venons de citer: sa fille fut sauvée. »

« Cette plante est le rompesaraguey, qui se rapproche de la famille des chicorées et des corymbifères. »

« Le rompesaraguey a deux ou trois pieds d'élévation; sa tige cylindrique et rugueuse présente, de distance en distance, des nœuds qui ne sont autre chose que les bourgeons d'où sortent plus tard des rameaux opposés. Les feuilles sont trapézoïdales; quelques-unes ont deux angles arrondis: les bords en sont festonnés et velus; elles sont alternées et quelquefois opposées. Les fleurs sont petites, composées, flosculeuses, formant un dôme hémisphérique; le réceptacle convexe, parsemé de petites taches, est, ainsi que le petit tube de la corolle, qui est blanc et à cinq divisions, inséré au sommet de l'ovaire; il y forme une sorte de tube qui traverse un pistil simple, terminé par un stigmate bifide. Le fruit est un petit akène. »

« Il y a deux variétés de rompesaraguey, l'une blanche et l'autre de couleur foncée; la première, qui est celle employée pour la guérison du choléra asiatique, se distingue par la beauté des fleurs en filigrane; les feuilles jetées dans l'eau bouillante et données sous forme de boisson produisent les plus heureux résultats. »

« La seconde variété ne s'emploie qu'à l'extérieur pour la guérison des plaies, humeurs ou infirmités du même genre; on en fait infu-

ser les feuilles dans l'eau-de-vie ou dans un vin alcoolique, et l'on en frictionne les parties malades. »

« Tels sont les caractères dont les journaux de la Havane donnent l'énumération; s'il faut ajouter à leur récit, les cures opérées par le rompesaraguey aurait produit un très grand enthousiasme; on recherche partout la plante merveilleuse, et quelques spéculateurs en font des approvisionnements dans le but de l'expédier en Europe. »

CANADA.

Catéchisme de Persévérance.

De l'Eglise Paroissiale de Montréal.

M. L'ÉDITEUR,

Dans votre dernière feuille, vous annoncez un Bazar au profit du catéchisme de persévérance des filles de l'église paroissiale de cette ville. Ce Bazar a commencé hier, sous le patronage des Dames de charité, et il est à espérer qu'il aura tout le succès que mérite l'œuvre si intéressante en faveur de laquelle il se fait. Permettez-moi de donner aujourd'hui quelques détails sur ce catéchisme qui, sans doute, ne seront pas dénués d'intérêt pour un grand nombre de vos lecteurs.

Le but de ce catéchisme est de donner aux jeunes personnes une connaissance plus approfondie de la religion, comme aussi de leur faciliter les moyens de faire fructifier les semences de piété et de vertu jetées dans leurs cœurs à l'époque de leur première communion, et par là d'assurer leur persévérance dans la voie étroite qui conduit au salut.

Ce catéchisme se fait tous les dimanches entre la messe et les vêpres, dans l'église Paroissiale. Il est fréquenté par 1250 à 1300 jeunes personnes de la ville et des faubourgs qui s'y rendent avec assiduité et empressement, je pourrais dire avec allégresse, sans craindre d'exagérer; car pour un grand nombre d'entre elles, cet exercice a tant de charmes qu'elles disent ingénument à leur parents qu'elles y passent les moments les plus doux de leur vie; et la preuve, c'est que plus de 500 jeunes personnes, rentrées dans leurs familles après avoir fréquenté les différentes écoles et académies de la ville, se rendent avec assiduité à ce catéchisme, de leur plein gré et sans aucune contrainte; de là vient le nom de *Zélatrices* qu'elles portent au catéchisme. C'est qu'en effet, rien n'est doux comme les joies de la vertu; rien n'est suave comme l'étude des sublimes enseignements de l'Évangile.

L'instruction qu'elles y reçoivent forme un cours complet sur la religion: ce cours dure trois ans. La première année est consacrée au dogme; la seconde à la morale; et la troisième au culte. Pour exercer les enfants, fixer leur attention, et piquer leur émulation on les invite à faire l'analyse des instructions; et elles s'y prêtent volontiers; car chaque dimanche, le directeur du catéchisme reçoit 250 à 300 analyses de l'instruction précédente.

Ces analyses, après avoir été examinées, leur sont rendues: et on dit qu'elles les conservent avec grand soin, sachant bien que dans toute la suite de leur vie ces cahiers seront une source de consolations pour elles dans le dur chemin de la vie, comme aussi un des plus beaux souvenirs de leur adolescence.

Outre ces analyses, elles s'exercent encore

à réciter des dialogues tirés des différentes analyses: les plus avancées se réunissent pendant la semaine, et comparant leurs notes, elles partagent les vœux entr'elles, et font un court dialogue sur l'instruction précédente; et le dimanche suivant elles le débitent avec un aplomb et une facilité vraiment merveilleuse.

Trois fois la semaine, un certain nombre d'entr'elles préparent des cantiques, des motets et autres chants religieux; à certaines fêtes ces chants s'exécutent au catéchisme avec accompagnement d'un harmonium.

Le dernier jeudi du mois, est un jour de communion générale: de 600 à 700 s'approchent ce jour-là de la Ste. table, et souvent plusieurs d'entr'elles ont la douce consolation de voir leurs parents partager leur bonheur.

Les exercices de cette communion générale consistent, 1° dans la prière du matin qui se fait à 6h en été, et à 7h en hiver, 2° un quart-d'heure de méditation faite par le directeur, 3° Les chants sacrés, 4° La messe; 5° Après la communion, une instruction suivie de la consécration à la T. S. Vierge.

L'organisation plus particulière du catéchisme consiste.

- 1° En un directeur général désigné par M. le Supérieur du séminaire;
- 2° Le catéchisme est divisé en 12 sections désignées par un nom particulier.
- 3° Une présidente, et une vice-présidente.
- 4° Une secrétaire avec une assistante.
- 5° Une trésorière qui fait une collection pendant le catéchisme pour subvenir aux besoins des filles pauvres qui le fréquentent.
- 6° Une visitante de leurs compagnes malades. Elle fait ces visites accompagnée de quelques uns des dignitaires de la section à laquelle appartient les malades, et est chargée de leur faire tenir tous les secours spirituels et temporels.
- 7° Une dignitaire, avec une assistante, chargée de s'occuper du bon ordre de sa section.
- 8° Un conseil composé de toutes ces différentes dignitaires pour assister la présidente dans l'exercice de sa charge. Ce conseil se réunit le jour de la communion générale, et plus souvent selon les besoins, sous la direction du directeur général.

La présidente, et toutes les dignitaires sont élues par leurs compagnes à la majorité des voix. Voici le mode d'élection.

Pendant trois dimanches consécutifs on procède de la manière suivante.

Le 1er dimanche, chacune des douze sections défile devant le bureau où se trouve le directeur assisté de la présidente, de la secrétaire, et de la trésorière. En passant, elles donnent leurs voix en faveur de celles de leur section respective qu'elles veulent élire aux différentes dignités. Les noms qui sortent de ce suffrage sont ceux des candidates parmi lesquelles doivent être choisies les dignitaires. Ces noms sont immédiatement proclamés.

Le 2d dimanche, les 12 sections défilent devant le bureau comme le dimanche précédent. Sur le bureau se trouve une boîte sur laquelle sont inscrits les noms des candidates élues précédemment: audessous de chaque nom, est pratiquée une petite ouverture dans laquelle chaque section dépose une feve sous le nom de celle qu'elles veulent élire pour Présidente.

FEUILLETON.

Le Louvetier de Wesp.

(ÉPIQUE HOLLANDAISE.)

II.

LES CLAVICULES DE SALOMON.

Suite et fin.

(Voir les Nos. du 3, 7, 14 et 21 mai.)

Le chemin qu'ils suivaient était assez long pour qu'ils allassent encore de front; mais ce chemin creusé entre deux collines ne permettait pas à l'œil de s'étendre hors d'un étroit horizon. Ils n'avançaient qu'avec une circonspection extrême, de peur de trébucher contre des troncs d'arbres fraîchement coupés par les bûcherons ou de s'engouffrer dans un ravin. Ils n'étaient plus qu'à un quart d'heure de marche de la cabane du louvetier, et rien n'eût pu en ce moment faire douter qu'ils ne parvinssent sans encombre au bourg de Wesp.

Cependant la soirée était avancée et l'étranger se trouvait encore seul dans la chambre de Bakhyson, assis devant l'âtre, immobile, sombre, soucieux, prêt. Poreil au moindre bruit qui s'élevait dans la plaine ou descendait de la montagne.

Bientôt de légers coups frappés à la porte le firent tressaillir.

Enfin! s'écria-t-il en se levant pour ouvrir.

Mais il recula avec une sorte de douleur et de dépit; son attente avait été trompée: au lieu de Ludolphe et d'Ivan, sur le sort desquels il concevait déjà de profondes inquiétudes, ce fut le prince Collovin lui-même qui s'offrit à ses regards étonnés.—Et Ivan demanda-t-il avec anxiété à Alexis.—Mon fils? répondit celui-ci sur le même ton.—Oui, pourquoi ne pas me l'avoir envoyé le matin, ainsi que je vous le demandais?—Il me semble.—Et ce jeune peintre qui devait m'amener votre fils, où donc sont-ils, tous deux? répondit-il.—Ils ne sont donc point ici? s'écria Collovin en pâlisant.

L'hôte fit un geste que le boyard comprit avec une poignante lucidité.—Oh! sire, il est arrivé malheur à mon enfant, s'écria Alexis en tombant évanoui aux genoux du czar éperdu.

C'était en effet Pierre Ier, empereur de Russie, que Ludolphe Bakhyson, le peintre obscur, le fils du louvetier, l'orphelin abandonné de tous, avait pour hôte dans sa misérable chaumière.

Ce roi de vingt-cinq ans, qui venait de se couvrir de gloire en triomphant à la fois des Tartares et de Turcs, avait le cœur dévoré des plus nobles desirs de progrès et de science. Il gémissait de se voir le maître d'un peuple dont la barbarie étouffait la vaste intelligence. Introduire la civilisation des premiers états de l'Europe dans son empire, y faire prospérer le commerce, y créer une marine, faire fleurir les arts, arracher aux limbes de l'ignorance et d'une superstition grossière ces enfants aveu-

gles dont la Providence lui avait confié les destinées, tel était le digne but vers lequel gravitaient sans cesse et ses travaux et ses espérances.

Avide de s'instruire par sa propre expérience, d'étudier de ses propres yeux et de ses propres mains les différents arts dont il voulait doter sa patrie, impatient d'y jeter ce germe de prospérité qui levait bientôt la place au niveau des puissances voisines, Pierre s'était décidé à un exil de deux ans, résolu à quitter ses états afin de mieux apprendre à les gouverner.

Pour voyager plus librement et en simple particulier, il se mit à la suite de ses trois ambassadeurs, le général Le Fort, le boyard Alexis Gollovin, commissaire-général des guerres et gouverneur de la Sibirie, et le Diak Vonitzin. Or, un jour qu'il se promenait sur les quais de Hermgard, il trouva dans l'échoppe d'un misérable brocanteur juif deux petites marines, véritables chefs-d'œuvre d'observation, de patience et de vérité; elles étaient l'œuvre de Ludolphe le fils du louvetier.

Pierre devina le chef-d'œuvre et s'en rendit maître. Chaque matin, il passait quelques instants en contemplation devant ce sublime spectacle si merveilleusement rendu; il s'ivrait par cœur le nom de Bakhyson, bien avant de lui avoir demandé l'hospitalité, et l'on a déjà reconnu sans doute que, sous prétexte de déchiffrer le grimoire néronien des clavicles de Salomon, le czar avait prédit, en

toute connaissance de cause, un bel avenir à son protégé.

Revenons maintenant à la scène déchirante qui se passa dans la cabane du louvetier, après qu'Alexis Gollovin eut appris de la bouche de l'empereur que son fils Ivan n'était point avec lui.

Privé pendant quelques minutes, de toute sensibilité, le malheureux père, grâce aux soins affectueux du czar, revint peu à peu à la vie et au sentiment de sa douleur. Il foudroya en larmes, et d'une voix tremblante qui perçait le cœur de tous ceux qui l'avaient accompagné, il s'écria par intervalles.

« Où est mon fils? que peut-il lui être arrivé? Mon Dieu! rendez moi mon enfant! »

Rassurez-vous, prince, dit Pierre avec bonté, il ne peut lui être arrivé d'accident; il était entre bonnes mains, son guide est un ami sûr et dévoué, digne de toute confiance. Cependant, pour calmer d'insupportables terreurs, nous allons faire une battue, afin de découvrir ce que ces enfants peuvent être devenus et nous rendre compte de ce retard singulier.

Le désir du czar fut un ordre pour tous les gens de la suite de Gollovin, auxquels venaient de se joindre le général Le Fort et le conseiller Vonitzin, avec toute l'ambassade. On s'empressa d'allumer des torches, et tous, animés par l'exemple de Pierre, qui, après s'être armé d'une pique, venait de sortir en courant, prirent la direction de la forêt, alors enveloppé d'un épais brouillard.

Bientôt les voûtes branchées des arbres re-

flétèrent la clarté rougeâtre des fanoux, et les échos répétèrent les cris d'alarme poussés par les Russes, dans le but d'annoncer aux pauvres égarés qu'on était à leur recherche. A la première clarté, l'escorte du czar, partagée en plusieurs escouades, parcourut en tous sens la forêt de Wesp, dont elle fit le tour sans succès. Enfin, tout le monde se rejoignit du côté des remparts d'Amsterdam, et l'on revint à la hutte du louvetier précisément par le même sentier qu'avaient pris Ludolphe et Ivan Gollovin.

O surprise! on découvrit au bout d'un vingtaine de toises, la trace d'un pied d'enfant sur la terre humide.

Ce vague indice raviva quelque espérance dans l'âme du boyard Alexis, et stimula encore le zèle des personnes qui s'étaient associées à sa tâche investigatrice. Mais un nouveau coup les attendait: sur une partie du chemin où le sable plus fin gardait par conséquent, d'une manière plus nette et plus franche tout vestige de passagers, on remarqua non sans frissonner, qu'une autre empreinte, plus large, plus profonde, plus étrange, s'était ajoutée aux pas de nos voyageurs... C'était la griffe acérée d'un loup!...

Gollovin, qu'une longue habitude de la chasse ne permettait pas facilement de tromper sur la nature de ces traces fatales, sentit, à cette vue, tout son cœur défaillir. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête; son sang se glaça, il poussa de longs cris d'angoisse et de désespoir, et pâle comme la mort, chancelant sur ses jambes paralysées par l'émotion, il ut-